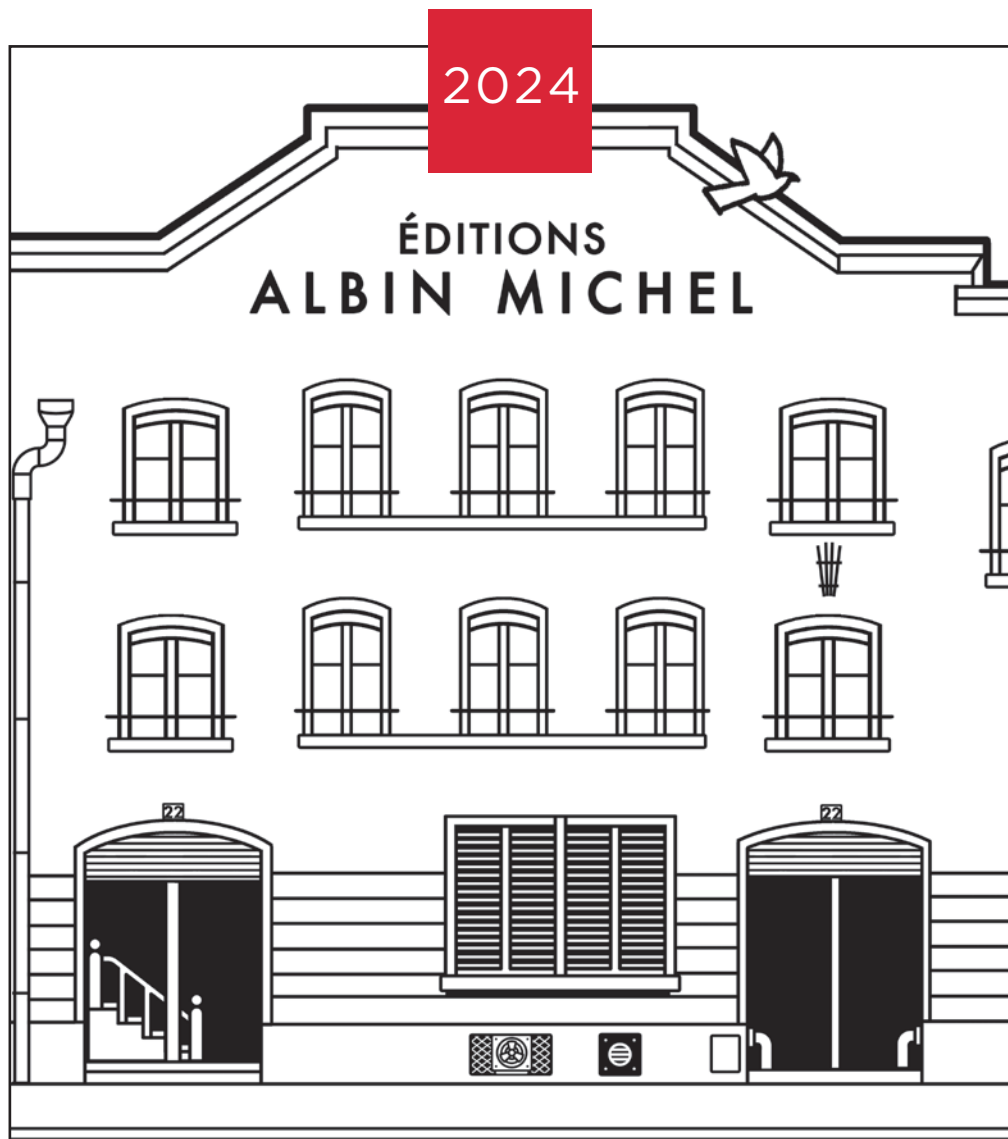


Rentrée littéraire



SOMMAIRE

ROMANS FRANÇAIS

Ruben Barrouk ▪ Tout le bruit du Guéliz.....	4
Emma Becker ▪ Le mal joli.....	6
Pauline Clavière ▪ Wunderland.....	8
Bernard Comment ▪ La ferme du Paradis.....	10
Tom Connan ▪ Capital rose.....	12
Frédéric Gros ▪ La première histoire.....	14
Céline Laurens ▪ La maison Dieu.....	16
Thibault de Montaignu ▪ Cœur.....	18
Amélie Nothomb ▪ L'impossible retour.....	20
Véronique Olmi ▪ Le courage des innocents.....	22
Franck Pavloff ▪ L'hôtel du Rayon Vert.....	24
Thierry Thomas ▪ Feydeau s'en va.....	26

ESSAIS LITTÉRAIRES

Pierre Assouline ▪ Comment écrire?.....	28
--	-----------

ROMANS ÉTRANGERS

Viola Ardone ▪ Les merveilles.....	30
Michael Magee ▪ Retour à Belfast.....	32
Stephen Markley ▪ Le Déluge.....	34
Jonathan Escoffery ▪ Si je te survis.....	36



Il y avait à Marrakech, dans le quartier du Guéliz, un bruit. Un mystérieux bruit, qui s'était installé dans un appartement, au premier étage du 66, avenue Al-Mâ' Az-Zahr. Qui sait ce qui l'avait attiré ici ? Le poids d'une solitude, le confort des vieux fauteuils en feutre, le grisant parfum du camphre brûlé, ou l'infailible hospitalité de ma grand-mère. Personne ne peut le dire.

Quoiqu'il en fût, un bruit avait trouvé ici, dans cet appartement, niché entre un club laissé à l'abandon et un café de vieux habitués, une bonne raison d'entrer, et de rester. D'ailleurs, ma grand-mère n'aimait pas qu'on dise que c'était un bruit. Il était trop bruyant, disait-elle, pour n'être qu'un bruit. C'était le bruit. Pour elle, et pour nous, ça devait être le bruit.

Nous avions pour habitude, chaque vendredi soir, de l'appeler, pour lui souhaiter depuis Paris, un bon Shabbat. Mais depuis plusieurs semaines, le bruit en avait décidé autrement. Nous ne parlions plus que de lui. Sa présence épuisait ma grand-mère. Shabbat n'était plus, pour elle, le jour attendu du repos. Elle n'en fermait plus l'œil, passait ses journées entières à le chercher dans l'appartement, à blâmer sa présence. Nous retrouvions, chaque vendredi, une voix plus fatiguée que la semaine passée. Le soir venu, nous nous asseyions avec ma mère, autour du téléphone, et nous écoutions les pantoufles de ma grand-mère traîner dans son appartement, se déplacer à la recherche du bruit.

– Et là, vous entendez ?

– Toujours pas, mamie.

Quand nous appelions, le bruit le sentait, disait-elle. Alors il refusait de se montrer. Elle pestait contre lui en arabe, pour qu'il la laisse en paix. Nous lui promettons, nous, qu'il finirait par partir, aussi vite qu'il était arrivé. Mais les semaines se succédaient, sans qu'il ne se décide à fuir.

Nous ne pouvions plus la laisser ainsi, seule aux prises avec l'indésirable visiteur.

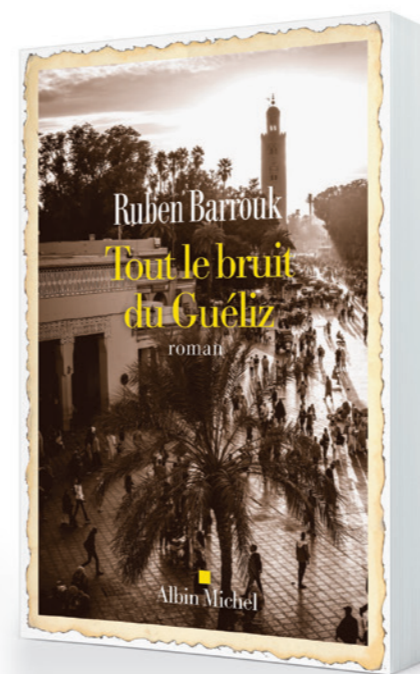
Ma mère, sa fille, et moi, n'étions pas retournés au Guéliz depuis dix ans. Ma grand-mère avait pris l'habitude de venir nous voir en France. Elle aimait ça, et nous aussi, car sa venue se justifiait toujours par un heureux événement. Nous étions en 2022, j'avais 24 ans et nous retournions au Maroc, pour entendre ce bruit. Il nous fallait comprendre sa provenance, et trouver le moyen de le faire taire, avant qu'il n'entame sa raison. Nous resterions cinq jours pour mener à bien cette tâche, nous deux, ma mère, émissaire d'une fratrie de quatre dont elle était la cadette, et moi, son fils. Nous avons pris conseil, avant de partir, et reçu d'eux des instructions différentes.

– Voyez si ce ne sont pas les voisins du dessus, avait dit Sabrina, la benjamine.

– Dites-lui qu'il existe ce bruit, même s'il n'existe pas, avait repris Michel le cadet de ma mère.

– L'essentiel, c'est qu'elle comprenne. Les acouphènes, ce n'est pas grave, avait conclu Charly, l'aîné.

Nous partions un jeudi 10 mars, les bras chargés de ces hypothèses-là, et de beaucoup d'autres d'ailleurs que nous avions évoquées seuls, prêts à les balayer d'un revers de main si la vérité finalement s'était logée ailleurs. La plus acceptée était que leur mère était lasse de la solitude, prête et décidée à quitter le Guéliz et à migrer en France où elle serait près de ses quatre enfants pour vivre ses vieux jours, mais qu'elle n'osait l'admettre, par peur d'être un fardeau. Les deux frères, les deux sœurs avaient beau l'en rassurer, ma grand-mère n'avouait pas. Il n'y avait de raison de quitter le Guéliz. Il n'y avait que ce bruit, cet insupportable bruit avec lequel elle s'était promis d'en finir.



Ruben Barrouk

Tout le bruit du Guéliz

« *Le bruit condamne l'homme à l'oubli. Mais parfois, il arrive qu'il le sauve. Il ne tient qu'à nous de l'entendre.* »

De Paris à Marrakech, un voyage pour combler l'exil et l'oubli, premier roman d'une grâce infinie portée par la voix poignante de Ruben Barrouk.

PARUTION **21 AOÛT 2024**
ENV. 220 PAGES
19,90 €

Dans le quartier du Guéliz à Marrakech, un mystérieux bruit hante une vieille dame. Il la tourmente nuit et jour. Inquiets, sa fille et son petit-fils quittent Paris pour mener l'enquête. Sur place, ils guettent, épient, espèrent, mais aucun bruit ne se fait entendre...

Comme *Shéhérazade*, *Tout le bruit du Guéliz* ne nous raconte pas une mais mille histoires : celles des exodes, des traditions, des liens qui se font et se défont, des solitudes à habiter pour faire taire l'angoisse et l'oubli.

Et au vacarme assourdissant de l'époque, ce premier roman aux allures de conte, à la fois tendre, drôle et bouleversant, oppose une langue délicate empreinte de poésie et de silence.



© Pascal Ito.

Ruben Barrouk est né en 1997 à Paris. En 2022, il retourne sur les traces de sa famille séfaraïte à Marrakech, où vit sa grand-mère, personnage central de ce premier roman.



© Pascal Ito.

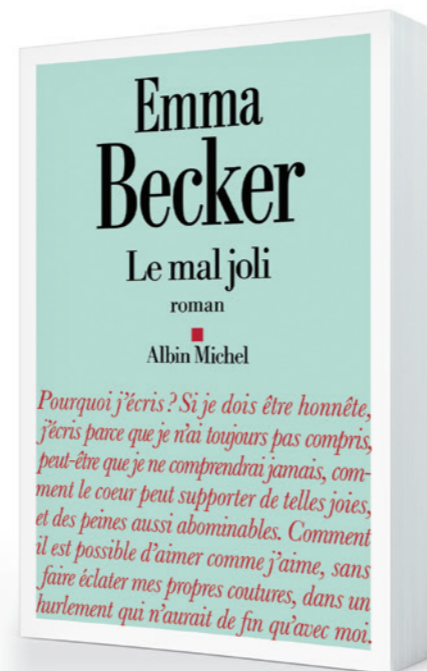
Emma Becker

Le mal joli

Pendant combien de temps peut-on supporter deux amours inconditionnelles ?

Pendant combien de temps une femme peut-elle vivre écartelée entre une passion amoureuse et un amour absolu pour ses enfants ?

PARUTION **21 AOÛT 2024**
ENV. 450 PAGES
21,90 €



Emma Becker est sans doute l'autrice la plus singulière de sa génération. Qui d'autre qu'elle est capable de regarder en face et de dévoiler avec si peu de complaisance et autant de précision les moments les plus tabous, les plus intenses, les plus terribles et les plus beaux d'une vie ?

Elle ausculte ici le mal joli, cette traversée des plaisirs incandescents et des peines inavouables qui scandent un amour que tout devait rendre impossible. Et elle nous conte cette histoire d'amour ou plutôt nous la fait vivre en temps réel, durant un printemps, un été et un automne.

Trois saisons privée des siens auprès de l'homme interdit, privée de lui auprès des siens.

Trois saisons en enfer et au septième ciel.

Trois saisons dans la vie d'une femme.

Jamais Emma Becker n'était allée aussi loin dans l'écriture de l'intime, jamais elle ne nous a tendu un miroir plus universel.



Les longues marches pour penser à Antonin, sous le prétexte de courses à faire ou d'air à prendre. La vie normale s'éclipsant dans les fantasmes de la prochaine entrevue, la prochaine nuit, le prochain baiser, et comme je suis heureuse dans ces moments où il n'y a que moi et la vie que je pourrais mener. Je dépense comme ça des heures jusqu'au moment où il est temps d'aller chercher les petits, rognant jusqu'à la dernière minute – sur le chemin de l'école je me secoue des rêves où j'ai barboté toute la journée. Devant les grilles je fais la conversation aux parents, à qui je n'ai rien à dire que d'affreuses banalités, espacées de silences gênés. J'ai l'impression qu'on voit clair dans mon jeu, qu'on renifle sur moi l'infidélité, l'absence, le manque d'implication. Ces gens ont l'air d'émerger d'un autre monde où tout est simple, j'imagine la tête qu'ils tireraient si je me piquais de leur parler un peu de ma vie actuelle. L'histoire avec Antonin est comme un cadavre planqué dans le grenier qui créerait peu à peu une auréole au plafond. Lorsque cela ne faisait que commencer, je ne me sentais pas aussi séparée du monde ; certainement se trouvait-il, dans cette masse de parents joyeux, deux ou trois félons qui trompaient discrètement leur moitié. Mais discrètement, ça veut dire avec raison, en soignant les apparences ; pas en disparaissant des jours, des semaines entières comme je le fais. Et chaque fois qu'une maman me fait signe de loin avant de s'approcher, me forçant à m'extraire de mes pensées obsessionnelles, et qu'elle me dit ça fait longtemps que je ne t'avais pas vue, j'ai envie de mordre. Les commentaires enthousiastes sur le boulot

qui doit bien marcher, sur moi qui suis toujours par monts et par vaux, sonnent comme des accusations passives agressives, que je ne relève jamais sans craindre qu'on baisse la voix pour me dire arrête ton char, tu as un amant : personne n'a autant de déplacements, personne ne travaille autant. Personne ne perd ainsi quinze kilos en quelques mois.

La touriste éternelle devant l'école des petits, ignorant jusqu'à la tronche qu'ont les nouvelles maîtresses, quel jour on a sport, quand a lieu la photo de classe – et cette année-là mes gosses sont habillés comme l'as de pique, les cheveux en bataille, c'est la photo pourtant que je garde avec le plus d'émotion, celle où je les trouve les plus beaux, comme si dans les petits garçons laissés en friche se dessinaient déjà les jeunes hommes, après l'attention desquels je courrais dans mon vieil âge. Les dames de la crèche, en me rendant le petit, s'inquiètent de mes voyages interminables ; ça doit être dur pour moi, d'être comme ça tout le temps en vadrouille. Et je sens bien les reproches larvés, le petit de mauvais poil lorsque sa mère n'est pas là, il les fait payer, mal dormi aujourd'hui, pas voulu de son goûter. Je me doute que lorsque j'ai tourné les talons, dans mes bras Nini qui me regarde comme un miracle toujours prêt à s'évaporer, les dames discutent ; supposent que j'ai un amant. Il suffit de voir la façon dont je m'habillais pour déposer l'enfant, il y a six mois, et ce maquillage que je porte, soudain. Il n'y a que les femmes pour s'en rendre compte, moi aussi j'aurais fait le rapprochement.



Emma Becker est née en région parisienne. *Mr*, premier roman traduit en 20 langues, est édité chez Denoël l'année de ses 23 ans. En 2015 paraît *Alice*. En 2013, Emma Becker part vivre à Berlin. En 2019, *La Maison*, roman dans lequel elle retrace son expérience heureuse de la prostitution, reçoit le prix France Culture-Télérama. En 2022 *L'Inconduite* est publié aux éditions Albin Michel et, en 2023, paraît *Odile l'été* dans la collection "Fauteuse de trouble" chez Julliard.



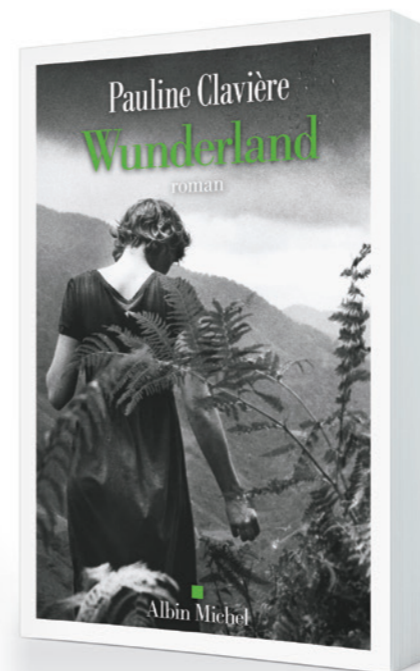
Cent fois l'on m'a raconté l'histoire de l'Allemande habitant la dernière maison du hameau. Celle où les tuiles dégringolent de la charpente toute prête de s'effondrer. Celle, primitive, de la sorcière vivant dans la bâtisse en ruine à l'orée du bois. Cette grange poreuse dont les bâches peinent à masquer la décrépitude, où sur le panneau de bois pyrogravé pendu au mur de pierre à demi effondré de l'entrée est écrit en allemand : KERAMIK.

C'est ici qu'elle vit. Au moment où je vous écris, elle y respire toujours. Et quoi qu'ils disent de ce souffle chargé, de cette mémoire souillée par le mal de vivre, cet air-là va et vient dans ses poumons. Cette idée, d'elle, demeurant comme une bête dans la grange d'à côté, me hante.

Elle fut tour à tour la touriste, la petite, l'étrangère, la Boche, la gamine de la colline, la fille du nazi, la hippie, la fille des bulles, la terroriste, l'artiste, la dévergondée, la droguée, la pute, la folle, la mère indigne, la vieille, l'ivrogne, la sorcière.

Quelles que soient les raisons qui la poussent à vivre ainsi aujourd'hui, je voudrais la dire à ma façon. Cette existence, cloîtrée et pourtant au centre, au milieu d'eux. Soustraite à leur regard mais omniprésente. Sa géographie est imprénable. Elle demeure ici, derrière ces murs de pierres humides et les ardoises saillantes qui les coiffent. Château fort de pacotille dont elle tient le siège.

Tout ce qui suinte de ces murs n'a eu de cesse de me fasciner toutes ces années comme d'autres se plaisent à se plonger dans l'observation de galaxies lointaines. Je voudrais vous la conter depuis le début, telle qu'elle m'a été dite pour la première fois par ma mère. L'histoire de non pas une, mais deux jeunes germanophones qui débarquèrent dans un coin paumé du Cantal un matin de juillet pour y installer leur campement. D'étranges bulles, aussi rondes que les monts autour, fondues dans la terre et le vert, semblables à l'écume, posées là à la faveur d'une brise d'été, jamais reparties. Comment, avec elles, s'engouffrèrent dans le hameau la liberté et le chaos.



Pauline Clavière

Wunderland

Qui sont ces étrangères qui débarquent un matin dans un petit village du Cantal ? La tranquillité, le statu quo... avec elles tout vacille par la force du désir. Et si elles n'étaient pas là par hasard ?

PARUTION **21 AOÛT 2024**
400 PAGES
21,90 €

1 977. Un soir de fête nationale dans un village du Cantal, débarquent en plein bal deux jeunes femmes. Deux Allemandes, nimbées de mystère – et de danger. Très vite, la présence de Brunhilde et de Mariella suscite fascination et méfiance au sein de la communauté. Espionnes ou sorcières ? Que viennent faire ici ces étrangères ? Dans ce pays taiseux, rythmé par la vie des bêtes et des champs, où les hommes qui ont vécu la guerre vingt ans auparavant sont rentrés sans rien dire, elles deviennent le spectre des blessures du passé et des inquiétudes du présent. Et si elles n'étaient pas là par hasard ? Remontant le fil de son enquête aux lieux de son enfance, Pauline Clavière restitue avec une plume magistrale la beauté et l'atmosphère d'une région hors du temps. Pourquoi sa mère l'a-t-elle fui ? Pourquoi d'autres sont-ils restés ? C'est aussi un portrait de la paysannerie française, déchirée entre ses certitudes et la peur de l'inconnu.



© Pascal Ito.

Pauline Clavière est journaliste et romancière, auteure de *Laissez-nous la nuit* (Grasset, 2020) et *Les Paradis gagnés* (Grasset, 2022).



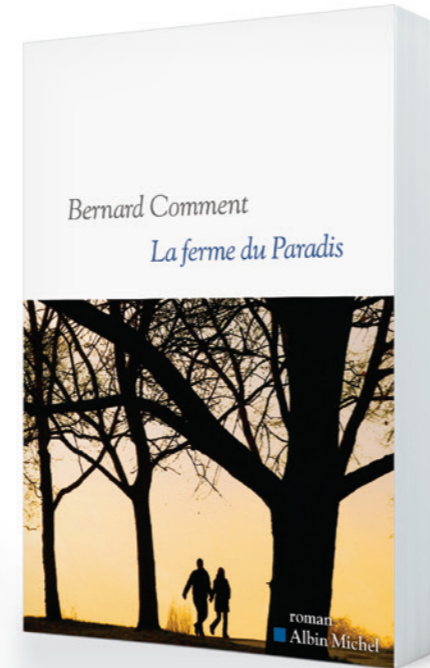
© Pascal Ito.

Bernard Comment

La ferme du Paradis

Un roman où l'on bouge sans cesse, comme dans un *road movie*, malgré toutes sortes d'obstacles. Un roman où l'on voit du pays, où l'Histoire défile. C'est une quête de liberté. C'est romantique, c'est engagé. La littérature est parfois une petite allumette d'espoir dans la nuit.

PARUTION **21 AOÛT 2024**
272 PAGES
19,90 €



Un retard, et commence l'imprévu. Robert Bloch-Laroche rencontre Camille, un soir de pluie d'été. Elle l'arrache à sa routine et à ses fantômes. Les voilà partis. Ils quittent Paris, descendent vers le Sud où la jeune femme va faire sa saison de maître-nageuse. Mais d'autres destinations s'imposent, elles ont trait au passé, et à quelques comptes à solder. Derrière Camille se profile une série de femmes, Barbara l'arrière-grand-mère dont la fuite en 1942 est nimbée de mystère, Juliette, la grand-mère, née en 1943, et Muriel, la mère, apparue dans le climat de 1968. Toutes ont vécu une expérience de la frontière, entre la France et la Suisse, dans la région de l'Ajoie.

Bernard Comment, né en 1960, a grandi en Suisse avant de passer quelques années en Italie, dans la campagne de Florence puis à la Villa Médicis à Rome. Depuis 1990, il vit et travaille à Paris. Il dirige depuis 2004 la collection Fiction & Cie aux Éditions du Seuil. Il a édité les *Fragments* de Marilyn Monroe. De son premier roman, *L'Ombre de mémoire* (1990), à son dernier en date, *Neptune Avenue* (2019), il est l'auteur d'une quinzaine de livres, dont *Tout passe* (2011), prix Goncourt de la Nouvelle.



La matinée s'étire, nous reprenons un café, un « ristretto », le garçon a une mine dubitative, « très serré » conclut-il en secouant la tête et repartant de son pas glissé. Camille aurait voulu un œuf coque. Pas possible. Alors un œuf dur. Non plus. Il n'y a plus d'œufs. Elle demande un autre croissant. Le soleil perce petit à petit à travers la couche nuageuse qui s'est allégée au fil des minutes. Mais des masses plus sombres apparaissent au loin. Le week-end s'annonce maussade. Et tout le début de la semaine. On manque d'eau. Les gens devraient être contents. Ils se plaignent. Nous aurions pu rester au lit plus longtemps. Je sens la fatigue qui me gagne, en attendant que le deuxième café fasse son effet. Comme chaque jour dans les journaux et sur les radios, il n'est question que de migrants, de visas, de refoulements aux frontières. Des groupes de centaines de personnes ont été déplacés, on ouvre des camps un peu partout dans le pays. L'accès aux trains fera l'objet de contrôles renforcés. On prévoit par ailleurs des coupures de courant pour lundi, en Île-de-France, sans plus de précisions. Qu'est-ce que ce sera en hiver? me dis-je en regardant Camille. Elle est belle. Très belle. Quelque chose irradie d'elle. Un élan. Un enthousiasme. Mais il y a aussi une peur dans son regard, une inquiétude diffuse. Quelque chose qui la retient. Qui l'enferme. Je lui dis tout à coup : « On part, sans programme.

On roule vers le sud, c'est tout, on roule tant qu'on a de l'essence, et ensuite on avise. » Son visage s'illumine, comme si elle était rassurée. Le contrat qu'elle a signé ne démarre que dans trois jours. Et son billet de train est remboursable à cent pour cent. Elle approche ses yeux, pour me scruter, tout en croisant ses mains devant sa bouche. Puis elle recule la tête. Je lui dis, mais peut-être me le dis-je en fait à moi-même : « C'est maintenant ou jamais. » « Oui, c'est maintenant. » Elle souhaite toutefois faire un saut chez elle. Je pourrai l'attendre en bas, dans la contre-allée, le temps pour elle de faire sa valise. Elle n'a pas besoin de grand-chose, quelques robes, un pull, et surtout des sous-vêtements, elle a un air gêné, et une trousse de toilette, elle en aura pour dix minutes tout au plus. « Et toi? » « Moi? Non. » Je ferai des courses à une étape, j'aime l'idée de ne rien emporter, d'être amené à changer de peau, d'allure. J'ai perdu du poids ces derniers mois, je pourrai m'habiller de neuf, avec des vêtements à ma taille. Et je ne veux pas prendre le risque de croiser Olivier, ou pire, qu'il me surprenne avec Camille dans la voiture garée devant notre immeuble, et me toise alors d'un regard narquois, comme si j'avais l'interdiction de refaire ma vie, ou simplement de vivre, de continuer de vivre...

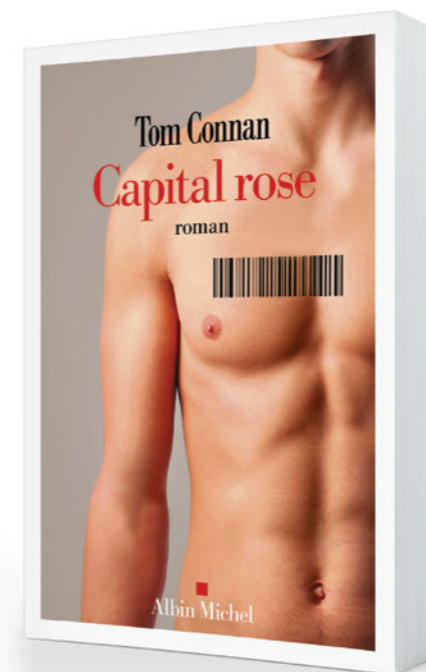




Suivant sa nouvelle philosophie de l'existence qu'il aimait appeler « horizontale », c'est-à-dire dénuée de tout interdit moral, il considérait son activité d'Escort comme un business ordinaire, aussi convenu que celui d'un pressing ou d'un vendeur de tapis. « Je vends la dimension utile de ma personne, celle qui revêt aux yeux du marché une certaine rareté » avait-il inscrit en biographie, sur les applications qu'il utilisait. Et même lorsqu'il rencontrait des gens, y compris en dehors du milieu gay, il ne cachait jamais ce qu'il faisait pour gagner sa vie. « Je suis dans le commerce, je me sers de la seule chose que je possède, je suis Escort » disait-il alors, ce à quoi il ajoutait souvent lorsqu'il présentait un certain étonnement dans le regard de l'autre : « Je prends 200 euros de l'heure, et là, c'est seulement pour du soft. Je suis payé au tarif d'un banquier d'affaires, à l'aise. Sauf que le produit que je mets à disposition, ce n'est pas une ligne de crédit financée par la planche à billets. Le produit, c'est moi. »

Cette façon de se mettre ainsi en avant déplaisait à certains, et Paul en avait pleinement conscience. Il persistait

cependant à se comporter de la sorte, comme s'il s'agissait d'enfoncer le clou et de faire passer un message plus global, au sujet de la société et tout particulièrement du fonctionnement de son économie ; il ne se voyait pas comme un lanceur d'alerte, il n'y avait d'ailleurs aucune alerte à lancer, mais il ne cachait pas son côté militant. « On n'est pas choqué qu'un consultant fraîchement sorti d'HEC gagne 60 000 euros par an, alors qu'il n'a pas d'expérience, et qu'il ne sait donc pas grand-chose, pour ne pas dire rien, mais on devrait avoir honte de gagner la même chose pour des pipes sur-mesure et des jeux sexuels sophistiqués, le tout emballé dans un corps super *fit* et entretenu ? » s'était-il énervé un soir, au Dépanneur, à l'occasion d'une discussion avec une nana qui se trouvait être l'amie d'enfance de Clément. La fille se vantait de son salaire mirobolant et de ses « PDF » parfois très approximatifs, selon ses propres dires, qu'elle livrait aux clients du cabinet pour lequel elle bossait, dans le VII^e arrondissement. Paul avait eu envie de la frapper, ce soir-là. Mais il préféra coucher avec elle.



Tom Connan

Capital rose

Roman d'une radicalité absolue, *Capital rose* raconte le désespoir d'une jeunesse acculée à marchander son corps dans une société ultra ubérisée.

PARUTION **21 AOÛT 2024**
224 PAGES
20,90 €

Paul, 24 ans, est un garçon aux ambitions raisonnables : acheter un appartement et mener une vie paisible. Injustement licencié par son employeur, il se retrouve sans ressources, contraint d'envisager l'activité de travailleur du sexe que lui suggère son ami Clément. Paul entreprend cette nouvelle carrière d'abord modestement avant de se prendre au jeu. Il voit alors rapidement ses revenus exploser. À faire ainsi fructifier son « capital rose », Paul satisfera-t-il ses ambitions ? À moins que sexe et capitalisme n'engendrent un monstre...

Après s'être attaqué à la menace populiste puis à l'éco-anxiété, Tom Connan poursuit son exploration, à la racine, des phénomènes de société, et dresse le portrait terrifiant d'une jeunesse broyée par l'époque et ses mythes.



© Pascal Ito.

Tom Connan, né en 1995, est l'auteur de deux romans publiés aux éditions Albin Michel et salués par la critique : *Radical* (2020) et *Pollution* (2022). Il a réalisé plusieurs web-séries et pratique également l'art digital dans le champ du Queer Art.



© Pascal Ito.

Frédéric Gros

La première histoire

Théoklīa, vierge majeure, héroïne des premiers siècles chrétiens, martyre qui leva le peuple des femmes, occultée pendant des siècles, reprend vie sous la plume de Frédéric Gros dans un roman d'une beauté fulgurante.

PARUTION **21 AOÛT 2024**
ENV. 200 PAGES
19,90 €



Docteur en philosophie, titulaire d'une HDR, agrégé de philosophie et ancien élève de l'ENS de la rue d'Ulm, Frédéric Gros enseigne les humanités politiques à Sciences-Po. Il a publié aux éditions Albin Michel : *Désobéir* ; *Marcher, une philosophie* ; *La honte est un sentiment révolutionnaire* ; *Pourquoi la guerre?*, livres qui ont obtenu de nombreux prix littéraires et ont été traduits dans de multiples langues. On lui doit aussi deux romans, *Possédées* (2016) et *Le Guérisseur des Lumières* (2019).

Nous sommes au 1^{er} siècle après J.-C., dans les années 40. Jeune vierge noble de la colonie romaine d'Iconium (aujourd'hui Konya), sur les hauts-plateaux d'Anatolie, Théoklīa, fascinée par les discours enflammés de Paul de Tarse, décide de rompre ses fiançailles, de suivre l'apôtre et de faire de sa virginité un acte de résistance. Défiant miraculeusement les flammes du bûcher, s'habillant en homme, échappant aux crocs des fauves avec le secours d'une lionne à crinière, s'auto-baptisant dans un bassin infesté de crocodiles, elle devient l'étendard brandi par le peuple des femmes, jusqu'à représenter une menace pour la première Église. Elle est célébrée dans tout l'Orient chrétien, avant que l'Église de Rome ne décide de censurer son histoire. Littéralement possédé par cette figure transgressive, Frédéric Gros revisite un texte apocryphe que certains savants considèrent comme le premier récit chrétien à avoir circulé sous forme écrite quelques décennies avant la rédaction des Évangiles. Il compose ici le roman d'une vie et d'une femme uniques, faisant renaître le christianisme des origines.



Puis c'est le saisissement de Paul. Réveillé brusquement. Devant lui : une apparition récitant un Patêr hêmôn approximatif. Les longs cils des yeux clos dessinent deux demi-soleils noirs. Mais c'est la légèreté de la voix qui l'affole. Il se réveille tout à fait. Ébloui, sidéré, il reste sans voix des secondes, baisse la tête, serre ses bras autour de sa poitrine. Puis il demande :

– Qui es-tu. Qui es-tu et que fais-tu ici ?

– Théoklīa. Je suis Théoklīa. Je suis fille d'une grande famille de Konya, orpheline de père. Je vous ai entendu depuis mon balcon et c'est parce que je vous ai trop écouté que ce soir vous êtes en prison. Ils n'ont pas supporté mon entêtement à vous suivre, à aimer vos paroles, à vouloir vous croire. Ils ont essayé de m'arracher à votre parole. J'ai résisté, alors ils vous ont enfermé.

– Pourquoi t'excuser ? Non, mes souffrances ne comptent pas, ne t'accable pas, mais rentre vite chez toi. Mon chemin doit être dur, c'est ainsi, ne t'inquiète plus, je ne suis pas maltraité.

– Partir où ? Je ne te quitterai pas ! Comme tu le demandais, j'ai tout abandonné, comme tu l'exigeais, j'ai brisé ma vie ancienne. J'ai vendu mes bijoux et sacrifié mon honneur. Maintenant je suis là, enseigne-moi, redis pourquoi les temps sont courts, redis ce qui nous attend.

– Tu es courageuse mais tout cela est trop dangereux pour toi. Il est temps encore, pars, retrouvons-nous après, rentre, va demain dans le jardin où j'enseignais, je t'attendrai. Plus tard, oui, on trouvera une rivière.

– Tu parles, toi, de fuir ? Tu parles, toi, de dangers ? Comme si j'étais une voleuse. Ose me dire quelle urgence serait supérieure à l'Annonce ! Je viens, je vends mes perles, je flétris ma réputation, et tu me donnes des conseils de prudence ? Mais que disais-tu tout à l'heure ? Qui parlait de tout liquider, la famille, les richesses, la réputation, qui ? Je suis promise au mariage et à la vie ancienne. Mon ventre explose sous le souffle de ta parole et toi tu me rejettes ? Non, je ne partirai pas.

– Ce n'est pas ça. Je comprends, bien sûr, mais pas là, pas maintenant. Attends, j'appelle. Tu dois partir, c'est trop dangereux s'ils nous trouvent ici ensemble.

– Ne fais pas ça, n'appelle pas, j'arrache ma tunique si tu appelles, n'appelle surtout pas ! Lâche ! C'est toi qui demandais tout à l'heure de venir, toi qui disais de répondre à l'appel ! Parce que je suis une femme, je ne peux pas répondre à ton appel ? C'est toi peut-être qui vas dicter les convenances, et pourquoi pas, le respect des familles ? C'est en les respectant que Yeshoua a combattu le vieil ordre ?

Théoklīa est debout. Tenant à deux mains les pans de sa tunique fine, elle fait le geste de la déchirer.

– Attends. Reste tranquille. Rassieds-toi. Calme-toi. Ne tremble plus, écoute-moi : je vais te dire qui il est, je vais te dire ce qu'il demande, je vais te dire ce qu'il annonce.





Hans était un bon épouvantail. C'est dommage que le Seigneur ne l'ait pas épargné. Mais comme ma mère le dit, « que périssent par le feu ceux qui ont péché, rien n'échappe au Très-Haut ». Ma mère dit aussi : « Tu auras beau te cacher Abel, si tu agis mal le Seigneur te retrouvera. Il peut te retrouver absolument partout. Même dans l'obscurité d'un sac de mil le Seigneur trouve la graine viciée. » C'est justice, mais j'ai quand même de la peine pour Hans. C'était un épouvantail de belle humeur et cela en presque toutes circonstances. Malgré le soleil pointu qui cuisait ses nippes, malgré le givre qui les raidissait, il gardait son faciès placide et doux. Il avait l'air circonspect aussi Hans. Ça c'est sûr qu'il se posait trop de questions et sa bouche ronde cousue au fil noir semblait toujours exprimer une moue dubitative. Pourquoi Hans avait-il été créé avec cet air-là, nul ne le sait. C'était sa nature. On ne naît pas responsable du physique qui nous est donné mais il est certain qu'il influe sur nous. Il doutait donc beaucoup Hans, ce qui était fatigant à la longue, vu que c'était pour me détendre que je venais le voir. C'était le seul épouvantail du grand champ donnant sur notre vieille maison. Il s'y sentait seul et avait pour but de devenir ami avec les oiseaux. Et pourquoi qu'il avait pas d'ailerons pour rigoler avec eux, et pourquoi qu'il avait pas de bec pour fondre sur les saumons de Norvège... Il

n'en finissait plus de se questionner. C'était ce qu'on appelle un destin contrarié.

Quand j'allais le rejoindre, on observait ce qui se passait chez moi. Par les fenêtres je voyais mes parents, ma sœur, Elise, tous dans des pièces différentes. Du champ, je voyais aussi – derrière la maison et la surplombant légèrement – les croix de pierre poudreuses des tombes du cimetière ; ça lui créait une couronne gothique. Une couronne granitique et cendrée, tragique, faite de pierre et de lierre. Avec Hans, on se disait que c'était intéressant ce champ vivant d'un côté, sur lequel reposaient nos derrières et ce cimetière pas loin. En observant, je mâchonnais des grains de maïs encore verts, chose qui faisait bisquer Hans qui était censé en être le gardien. « Tu vas me faire perdre mon gagne-pain Abel si tu continues ! » Mais moi je continuais malgré ses remontrances à scruter la déambulation des miens défilant comme des ombres chinoises dans le décor de cette maison plantée entre le champ et le cimetière. C'est à cause de cette situation particulière, je crois, que chez moi on n'est pas vraiment vivant et déjà un peu mort.

Ma mère, elle, elle le sait. Elle passe presque toutes ses journées à la fenêtre. Assise sur sa chaise, sa frêle stature regarde l'horizon. C'est sa vie d'après qu'elle observe ma mère, vu qu'elle n'a pas celle qu'elle rêvait d'avoir. >>>



Céline Laurens

La maison Dieu

Un roman magnétique, à la fois sombre et lumineux, qui met à nu la maison Dieu, symbole du foyer au jeu de tarot.

PARUTION **21 AOÛT 2024**
240 PAGES
20,90 €

Le jour se lève sur les décombres d'une maison de maître. Ses propriétaires ont trouvé la mort dans l'incendie. À qui imputer la faute ? À Elise, la bonne, un peu sorcière ? À Abel, le fils, pour le moins mystérieux ? À Mallora, l'adolescente, qui rêvait de fuir ses parents ? Ou au pyromane surnommé « le Mérou » qui sème la terreur dans la région ?

Au fil d'une succession de témoignages, chacun des protagonistes exprime sa part de vérité ou de mensonge, petits secrets et grands traumatismes qui les unissent, dévoilant un passé qui, telle une toile d'araignée, les retient prisonniers. La Maison Dieu au jeu du tarot est le symbole du foyer premier, un foyer qui consume lentement les êtres, parfois jusqu'à l'irréversible. Synonyme de destruction, elle convoque étrangement son opposé. Ne faut-il pas mourir pour renaître ?



© Pascal Ito.

Céline Laurens est l'auteure de *Là où la caravane passe*, prix Roger Nimier 2022, et de *Sous un ciel de faïence* en 2023, publiés aux éditions Albin Michel. Elle collabore, en tant que critique littéraire, à plusieurs revues. Elle enseigne également la littérature.



© Pascal Ito.

Thibault de Montaigne

Cœur

L'histoire éternelle des fils face à la légende de leurs pères, des enfants face au déclin de leurs parents, des héritiers face aux dettes du passé.

PARUTION **21 AOÛT 2024**

336 PAGES

21,90 €



Thibault de Montaigne a publié sept romans et essais, dont *Un jeune homme triste*, *Les anges brûlent*, *Les Grands Gestes la nuit*, *Zanzibar*, et en 2020, *La Grâce* (Plon), prix de Flore.

Quand son père malade lui demande d'écrire sur son ancêtre Louis, capitaine des hussards fauché en 1914 dans une charge de cavalerie, Thibault de Montaigne ne sait pas encore quel secret de famille cache cette mort héroïque. Ni pourquoi elle résonne étrangement avec le destin de son propre père qui décline de jour en jour.

Cœur est une course contre-la-montre pour remonter le passé, une enquête bouleversante où se succèdent personnages proustiens et veuves de guerre, amants flamboyants et épouses délaissées. Thibault de Montaigne nous raconte une lignée hantée par la gloire et l'honneur. Mais aussi ce qu'il reste d'amour et de courage dissimulés dans le cœur des hommes.



« Foulques prépare un recueil sur les faits d'armes de la famille. Je sais que tu as beaucoup de choses à faire en ce moment mais j'aimerais que toi, tu écrives l'histoire de Louis.

– Qu'est-ce que tu veux que j'écrive au juste ?

– Eh bien ce qui s'est passé lors de cette charge. C'est tout de même ahurissant ! La cavalerie ne combattait plus à l'époque. Elle était jugée obsolète. On la cantonnait à des travaux de liaison et de reconnaissance. Rien de plus. Jamais on ne l'aurait envoyée au feu. Alors qu'est-ce qui lui a pris de lancer ses chevaux contre l'ennemi ?

– Il voulait sauver un bataillon d'infanterie, tu m'as dit.

– C'est une décision très lourde quand même. Et qui lui a coûté la vie. Et puis c'était un vieil officier déjà, il avait quarante-quatre ans. Il n'aurait jamais dû se trouver aux avant-postes. À son âge, sa place était dans l'état-major.

– Écoute, papa, je ne crois pas que je puisse être d'une grande aide. Je ne connais rien à ces choses-là.

– Attends, on ne parle pas d'une petite échauffourée mais de la dernière charge de cavalerie dans l'histoire de France.

– La dernière ? Tu es sûr ?

– Il y a eu dans les semaines qui ont suivi quelques accrochages avec des uhlands, des raids derrière les lignes ennemies ou des coups de force isolés. Mais l'assaut qu'a mené ton arrière-grand-père est la dernière charge au combat, c'est-à-dire dans une bataille rangée. Tu imagines le cran de ces types quand même, galopant ventre à terre au

milieu des balles et des obus qui pleuvaient sur eux. Non mais tu imagines... »

Et soudain, c'est comme si mon père n'était plus dans cette chambre à l'odeur d'ammoniac et de linge humide mais sur une plaine de Champagne, chevauchant un robuste demi-sang dans une tornade de sabots. Il ne portait plus ce vieux pull, étoilé de miettes, qui boulochait, ou ces sandales à grosses brides d'où sourdaient des orteils gonflés aux cors durs et blancs comme la pierre, mais l'ancien dolman à brandebourgs des hussards et leurs bottes en cuir dont l'éperon s'enfonçait au flanc des bêtes hennissantes. Il n'y avait plus cet évier constellé de taches de calcaire et de pâte dentifrice ou ces centaines de feuilles blanches où il avait inscrit en chiffres immenses tous les numéros de téléphone qu'il connaissait avant de perdre tout à fait la vue, mais seulement les étincelles rouges des obus et le bleu du ciel au-dessus.

Je reconnaissais dans ses yeux aveugles le mal qui l'avait rongé toute sa vie, cette fièvre de grandeur, cette maladie d'orgueil, ce désir démentiel de s'élever au-dessus du commun des mortels. Et le pire peut-être est que ce mal, je le sentais remuer en moi aussi à l'écouter s'enflammer de la sorte pour cette histoire. Je le sentais murmurer dans mes veines comme il avait dû murmurer dans celles de Louis dans sa chevauchée effrénée vers les lignes ennemies. Ce mal, il me l'avait transmis.



Amélie Nothomb

L'impossible retour

" Tout retour est
impossible ; l'amour
le plus absolu
n'en donne
pas la def. "



PARUTION 21 AOÛT 2024
162 PAGES
18,90 €





Il ne savait pas qu'il le ferait. Il n'avait pas prévu de le faire. Il ne fait pas partie de ceux qui s'engagent sans même connaître ce pays ni sa langue, il ne fait pas partie non plus des reporters, des photographes, des médecins, des bénévoles qui sont partis là-bas au premier jour de l'invasion. Il est seulement venu apporter des cartons de médicaments offerts par l'hôpital où travaille son ami Simon, un simple coup de main puisqu'il était libre ce matin-là, à cette heure-là. Sur la place où quelques bénévoles attendent le bus, les dons affluent, un amas de cartons, de sacs plastiques et de paquets de couches sont posés sur le trottoir, et puis arrivent les passagers, des hommes et des femmes, aucun enfant. Un bénévole explique à Ben que les enfants, les femmes vont les chercher, pour revenir avec eux. Ici, souvent elles s'occupent de ceux des autres, cumulent plusieurs emplois, gardant pour elles juste de quoi vivre. L'argent c'est pour les mômes, restés chez les grands-parents, en Ukraine. Elle dit aussi que les hommes et les jeunes garçons, eux, ne reviendront pas en France. La plupart n'ont jamais porté un fusil. Ils apprendront.

Quand le bus arrive, Ben aide à y charger les paquets et les bagages, puis tout le monde monte à bord, et déjà la tension monte d'un cran, les gestes sont tendus, les hommes et les femmes pris par une émotion solennelle. Ils vont rejoindre celle qui va devenir réelle, celle qui les attend. La guerre. Lui, reste dans son pays en paix, un privilège qui ne se partage pas. La ville baigne dans une douceur exceptionnelle pour un début mars, la journée

sera belle, le soleil lance des éclats lumineux contre les vitres du bus. Les passagers y ont tous pris place maintenant, et le moteur a démarré, les portes vont se refermer, et c'est comme une frontière entre eux et Ben, une séparation très nette. Ben hésite à faire un signe, en guise d'au revoir ou de bonne chance, mais ce serait déplacé, il ne connaît aucun de ces voyageurs... et d'ailleurs ce n'est pas un voyage, qu'est-ce qu'il croit ? Il remarque à l'avant, près du chauffeur, un siège isolé, et libre.

Ce n'est pas une décision, il ne réfléchit pas. C'est un élan. Il crie au chauffeur de ne pas fermer les portes, il monte sur le marchepied, demande si la place est libre, montre qu'il a ses papiers, son passeport, et de quoi payer le trajet. Le bus s'engage sur le périphérique. Ben voit les noms familiers des villes familières s'éloigner, se faire de plus en plus rares, disparaître. Il pense à ce qu'il devait faire aujourd'hui, à ce qu'il devait faire demain, à ceux qu'il faut prévenir. Quelle raison donnera-t-il à son départ ? Il pourrait encore, quand le bus s'arrête dans une station-service, passer de l'autre côté, par le restaurant qui enjambe l'autoroute, faire du stop et rentrer. Il ne le fera pas. Être dans ce bus c'est déjà être ailleurs, hors du pays. Il écrit à Simon qu'il est parti avec le bus qui va à Lviv, là où les médicaments sont attendus par une ONG, au point d'arrivée après la frontière. « Pourquoi ? » demande Simon. Il ne répond pas. Il n'y a pas d'explication. Il a pris ce bus comme on prend une vague, il est entré dans son mouvement, il a plongé, c'est tout.



Véronique Olmi

Le courage des innocents

Un roman intense contre toutes les formes d'oppression sous la plume incomparable de Véronique Olmi qui allie extrême élégance, engagement et puissance narrative.

PARUTION **21 AOÛT 2024**
ENV. 230 PAGES
21,90 €

Ben, jeune activiste altermondialiste, traverse la France pour sauver Jimmy, son demi-frère de treize ans son cadet, retiré à la garde de son père pour être placé en foyer.

Sa rencontre avec des enfants perdus qui naviguent de foyer en famille d'accueil l'ébranle profondément et remet toute sa vie en question. Elle va le mener en Ukraine et au bout de lui-même. Là où il s'agit de sauver les enfants avant que les Russes ne les kidnappent pour les déporter en Russie.

Ben, figure christique inoubliable, n'aura de cesse de lutter et d'alerter le monde. Car, il le sait bien, qui sauve une vie sauve l'humanité tout entière.



© Pascal Ito.

Véronique Olmi est née à Nice et vit à Paris. Comédienne, romancière et dramaturge, elle est notamment l'auteurice de *Bords de mer* et *Cet été-là...* Son treizième roman, *Bakhita*, a connu un immense retentissement en France comme à l'étranger (prix du roman Fnac, choix Goncourt de l'Orient et de la Serbie...). Et son dernier roman *Le Gosse* (2022) a remporté lui aussi un très vif succès.

Franck Pavloff

L'hôtel du Rayon Vert

À Cerbère, étrange ville frontière, souffle un vent de poésie et de fraternité. Un grand texte qui appelle à la paix dans nos mondes embrasés.

PARUTION 21 AOÛT 2024
ENV. 230 PAGES
21,90 €



Couverture provisoire.

Cerbère, dernier village français avant la frontière espagnole, a vu passer l'exil des Républicains lors de la Retirada, puis, dans l'autre sens, les réfugiés fuyant le nazisme. C'est aussi l'un des points d'accès à la France pour les migrants contemporains qui tentent de se soustraire à la misère du Sud. À l'hôtel du Rayon Vert, sorte de paquebot phare surplombant la mer, vont se croiser une photographe globe-trotteuse, un célèbre violoniste, persuadé d'être le petit-fils du poète Antonio Machado, une jeune femme qui sort de prison, le fantôme de Walter Benjamin, le libraire de Collioure, le responsable du poste d'aiguillage de la gare et sa fille trapéziste, qui aide les migrants de passage à Cerbère...

Cet hôtel-espérance les révèle à eux-mêmes, les renvoyant à leurs rêves, leurs dénis, et leur offrant une terrasse mythique d'où ils guettent l'improbable rayon vert, salut furtif du soleil de feu avant que ne s'installe la nuit.



À la pointe du cap Cerbère, le soleil couchant enflamme la tour de pierre du phare solaire. Le recul de la falaise a eu raison depuis longtemps du vieux feu au charme rétro. Dans la ville frontière il ne reste de la Belle Époque que l'hôtel du Rayon Vert avec ses trois étages en ciment armé, fiché comme un *Titanic* au cœur de la gare. Un de ses côtés est ancré par de lourds piliers au réseau de rails, l'autre repeint en blanc donne sur la rue maritime. L'air est doux après l'orage d'automne. Au dernier étage, une femme, accoudée au parapet du balcon, longs cheveux clairs, fume, rêve face au phare.

Les passagers faisaient halte au Rayon Vert attendant que l'on change les essieux des trains trop étroits pour les voies ibériques. Ils y trouvaient chambres avec bain, scène de théâtre à l'italienne, court de tennis sur le toit, salle de lecture en boiserie, restaurant avec vue panoramique sur la Méditerranée. La fermeture des frontières pendant la guerre d'Espagne, puis l'arrêt des activités à la Deuxième Guerre mondiale sonnèrent le déclin de l'édifice remarquable dont l'agencement était calqué sur l'architecture navale : toit terrasse avec descentes d'escalier rappelant les cheminées d'un navire, coursives aux extrémités arrondies. Sa proue triangulaire profilée pour la haute mer n'était pas préparée à affronter les vagues haineuses qui balayèrent l'Europe. Dans l'attente de jours meilleurs l'hôtel ferma ses volets, laissant le salpêtre ronger les peintures murales où des nymphes coiffées de couronnes de fleurs baignaient leurs pieds dans des pièces d'eau bordées de nénuphars et d'orchidées.

Il y a quelques jours la femme a croisé celui qui a repris le flambeau vacillant du vieil hôtel.

Il allait dans le matin calme de Cerbère, serviette sous le bras, déposer des flyers de son établissement sur le présentoir de l'office de tourisme.

Elle venait en touriste, demander s'il était possible de visiter le Rayon Vert dont on lui avait vanté le charme fantaisiste de l'aménagement intérieur.

Il était un descendant du propriétaire qui en 1930 demanda à un architecte occitan d'ériger un hôtel de luxe à la pointe française des Pyrénées orientales.

Elle était photographe, attirée par les bâtiments ayant eu leurs heures de gloire à l'époque art déco. Elle parla avec enthousiasme de son travail autour des symboles architecturaux de ces années-là, de ses expositions dans les capitales du monde entier.

Ils sympathisèrent, et pour donner corps à cette rencontre, une belle coïncidence dit-il, allèrent prendre un café au bistrot de l'Anse où l'homme avait ses habitudes.

Ils s'installèrent dans la première salle donnant sur la mer. Celle du fond était sombre avec un lourd comptoir qui tournait autour des cloisons. Le percolateur crachotait des jets de vapeur.

Elle, élancée, peau métissée, yeux graves, la cinquantaine, vêtue d'une robe flottante aux motifs géométriques. Une élégance assumée.

Lui, tassé, solide comme un vigneron castillan au visage buriné avec de petites lunettes rondes en écaille dont il disait qu'Orson Welles les avait oubliées sur un guéridon du fumoir de l'hôtel.



Franck Pavloff est l'auteur de *Matin brun*, nouvelle devenue culte (2 millions d'exemplaires et 25 traductions), mais aussi d'une œuvre romanesque aussi exigeante que cohérente. Il a reçu le prix France Télévisions en 2005 pour *Le Pont de Ran-Mositar*, le prix des Grands espaces en 2009 pour *Le Grand Exil* et le prix Lettres Frontière en 2012 pour *L'Homme à la carrure d'ours*.



– Virginie Trabuc.

Elle a répondu si vite à la question « Qui dois-je annoncer ? », qu'elle est obligée de répéter. Lorsqu'elle prononce « Trabuc », un refus de cette sonorité barbare se manifeste en elle, « Trabuc » lui racle la gorge.

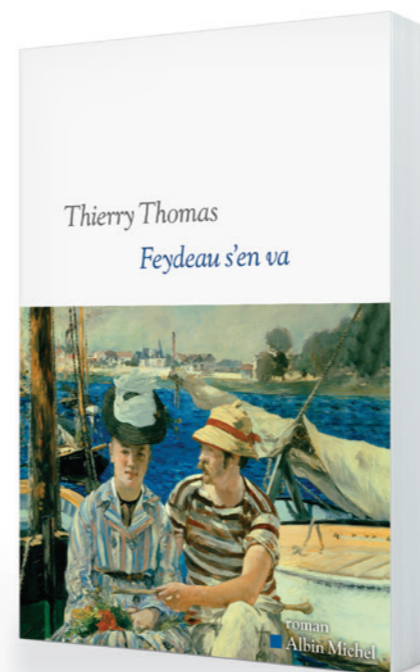
– Je vais voir si Monsieur Feydeau peut vous recevoir... Jamais auparavant elle n'est entrée dans un palace. L'homme aux clés est l'un de ces vieillards censés remplacer les forces vives de la nation, envoyées se faire tuer à Verdun. Des pellicules parsèment les épaules de sa veste. Si elle tapait du plat de la main, là, de toutes ses forces, en criant par exemple, à tue-tête, « Ravachol ! », ou « Jules Bonnot ! », il tomberait en poussière. Elle doit patienter dans le salon de lecture, immense, avec au-dessus de sa tête des lustres énormes, éteints, et, plus haut, à la distance de la terre aux étoiles, un plafond recouvert de miroirs qui la réfléchissent à l'envers, minuscule, tassée. « *Je suis une éclaboussure, ici* », se dit-elle. Un fauteuil l'engloutit, si profond que ses reins ne touchent pas l'encoignure du dossier. Elle se relève, voulant conserver intacte son énergie. Puis se rasseoit. Les bras de cuir, incurvés, se replient sur elle avec la même délicatesse lénifiante que ceux d'Yves, lorsqu'il l'enlaçait pendant leurs promenades à Montmartre, aux Batignolles. D'abord elle éprouvait le frisson de plaire, puis elle donnait un mouvement d'épaule pour se détacher de son amant ; ensuite, elle lui prenait la main, ce qui effaçait son désappointement.

– Monsieur Feydeau vous attend.

Elle refuse le « Lift » : le luxe d'une ascension mécanique risquerait d'amoindrir sa détermination. Elle prend par l'escalier, gravit deux étages, croise une femme de chambre qui ne fait pas attention à elle, se dirige vers l'appartement 189, et c'est bien ce qui l'étonne, lorsqu'un valet, voûté, dégarni, lui ouvre la porte puis, traversant un vestibule, la conduit au salon : il s'agit d'un appartement ! Jusqu'à cet instant, pour elle, « hôtel » était synonyme de « chambre », voire de « chambrette ». À Argenteuil, où elle a grandi, il y a un hôtel, L'Auberge de la Seine. Elle aidait la patronne, Madame Jacquin, Adelaïde Jacquin, à y faire les lits. Elle aimait ses fenêtres ouvrant sur les frondaisons des peupliers et les sinuosités du fleuve. Souvent Adelaïde la surprenait s'arrêtant dans son geste pour fixer la valse lente des particules dans la lumière, ou une tache sur un drap. Elle apprécie, ici, la couleur crème des murs.

– Que me vaut le plaisir, Madame ?

Georges Feydeau est en veste d'intérieur. Il a dit « Madame » plutôt que « Mademoiselle », lui aussi ; elle a envie de rectifier : elle a 17 ans, elle en aura 18 au mois de juin. Plus personne ne prête attention à sa jeunesse, ses habits de veuve l'ont broyée, saccagée. Être devenue invisible n'a pas que des désavantages, car elle se sent plus libre de les dévisager, eux, les hommes, ce qui, elle en a conscience, est inconvenant. Elle adore observer, et même parfois – cela, elle ne l'avouerait jamais – suivre des inconnus, s'interrogeant sur eux le temps de sa filature. Autour des moustaches de Feydeau, d'une taille considérable, les traits, un peu empâtés, sont d'une finesse féminine.



Thierry Thomas

Feydeau s'en va

Ce qui fascine en Feydeau, à travers l'histoire si tragique de ce génie comique, c'est le mystère de notre distance au monde. Comment se fait-il qu'il y ait toujours, entre la réalité et nous, une vitre ?

PARUTION **21 AOÛT 2024**
272 PAGES
21,90 €

En 1916, Georges Feydeau, séparé de sa femme, vit depuis sept ans à l'hôtel Terminus, un palace situé devant la gare Saint-Lazare. La guerre a mis à mal son univers et ses habitudes. Arrive dans sa vie une jeune veuve de guerre. Elle a 18 ans, il en a 54. Étrangère à son monde, elle ne sait rien du théâtre ; il lui demande pourtant de l'aider à terminer une comédie. Dans celle-ci, un cheval, de façon inexplicable, entre dans la salle à manger d'une courtisane. Et de ce cheval, dont dépend la suite de l'histoire, il ne parvient plus à se débarrasser... À la fin de ce roman qui mêle des faits authentiques à d'autres librement inventés, où la grande histoire s'entrelace à l'intime et le rire au tragique, Feydeau, ayant sombré dans la folie, a cependant une lueur : il entrevoit la raison pour laquelle il est passé à côté de l'amour. Et pourquoi ce cheval n'a jamais voulu sortir de scène.



© Pascal Ito.

Thierry Thomas est né en 1956. Il vit à Paris et dans le Sud de la France. Il est réalisateur de documentaires sur la littérature, l'art, le théâtre, l'opéra, et certains aspects de la culture populaire. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés à Hugo Pratt, en particulier de l'essai *Hugo Pratt, trait pour trait*, prix Goncourt de la biographie en 2020, ainsi que de deux pièces de théâtre, l'une écrite en collaboration avec sa sœur, Chantal Thomas. *Feydeau s'en va* est son premier roman.



© José Alvarez.

Pierre Assouline

Comment écrire ?

Conseils, techniques et secrets d'écriture : au cœur du processus de création littéraire des plus grandes plumes internationales d'hier et d'aujourd'hui.

PARUTION **21 AOÛT 2024**
ENV. 336 PAGES
24,90 €



On ne naît pas écrivain : on le devient. Les ateliers et les manuels d'écriture n'ont jamais fait de quiconque n'en avait pas les qualités un écrivain. La connaissance de certaines techniques, l'aide et les conseils de ceux qui ont « essuyé les plâtres », — les grands écrivains —, sont en revanche une aide et un soutien féconds et efficaces. Ce livre pratique est constitué de conseils tirés de centaines d'interviews d'écrivains à travers le monde, ou de leurs propres textes, éclairant leurs techniques, leurs méthodes — ou leur absence de méthode —, leurs échecs, leurs trucs et astuces...

Pierre Assouline est écrivain, journaliste, membre du jury Goncourt et enseignant d'écriture littéraire à Sciences-Po depuis vingt-cinq ans, ce que l'on sait moins. Il est l'auteur d'une trentaine de livres, dont des biographies, des romans et des dictionnaires d'écrivains. Il a aussi réalisé nombre d'entretiens avec des auteurs pour *Lire*, *Le Magazine littéraire* et France Culture.



Ce livre ne vous rendra pas écrivain. Et un enseignement, pas davantage. L'un et l'autre vous aideront seulement à écrire si vous avez en vous le désir, la capacité, la disposition, le coup de menton nécessaires. Car on ne naît pas écrivain : on le devient. Ce livre, de même que des cours d'un atelier d'écriture, fait gagner du temps. Ni plus ni moins. Il est couturé de citations, franches ou clandestines. L'idéal serait qu'on puisse y puiser sans l'épuiser. Sa vocation est d'être pillé. Ce livre pourrait aussi bien avoir pour titre *Parlons travail*, mais Philip Roth l'a déjà utilisé. Et puis le sien, passionnant pour un écrivain curieux de secrets d'éprouvette, de savoir-faire, de technique, semble justement s'adresser en priorité aux écrivains, contrairement à celui-ci, destiné tout autant à eux qu'à leurs futurs collègues de bureau. Qui peut le plus peut le moins. Qui saura maîtriser l'art de la fiction pourra tout écrire, roman, récit, mémoires, nouvelle, essai, biographie. Car les invariants communs à tous ces genres sont suffisamment nombreux pour offrir une base solide. Pour Raymond Carver, qui enseigna des années l'écriture créative à l'université de Syracuse (État de New York), rien ne comptait davantage que de faire admettre une réalité intangible à l'impétrant : hors de la langue, sa qualité, sa

puissance, sa richesse, son exactitude, point de salut. C'est d'abord sur elle que doit porter l'essentiel du travail. Montrer comment écrire revient aussi à montrer comment ne pas écrire. Comment contourner les obstacles, éviter les écueils, fuir les pièges, déjouer les facilités, avoir conscience de son travail, développer la confiance en soi... Comment ne pas se bercer d'illusions : il n'y a pas seulement ce qui ne s'enseigne pas, il y a surtout ce qui ne se transmet pas. Ainsi des qualités, on n'ose dire des dons, telles que la grâce, l'intuition, l'esprit, l'humour, une vibration. Rien de normatif là-dedans. Nous ne possédons pas tous de manière quasi innée un « billet général pour les voyages immobiles » [Jean Giono] L'injonction à laquelle tout écrivain est confronté, et plus encore le débutant, constitue le paradoxe de l'écrivain : être soi-même tout en pratiquant l'oubli de soi, car nous sommes beaucoup plus grands que nous [Marguerite Yourcenar]. Tout le monde vous le dira : soyez vous-même. C'est devenu une scie du conseil littéraire. Un incontournable poncif. Dommage, car il a sa vérité et elle mérite d'être méditée. Alors faites-le en suivant Oscar Wilde, qui ne disait rien d'autre mais mieux : soyez vous-même, les autres sont pris!





Le monde-à-moitié, c'est la maison des félés, dedans c'est plein de gens qui ressemblent à des félins : ils n'ont pas de queue, ils ne savent pas miauler, mais ce sont des chats. Des chats perchés.

Ce matin, une Nouvelle est arrivée et j'ai dû tout lui expliquer en partant de zéro : d'abord il y a Colavolpe, puis Loupiote, puis les infirmiers, puis les gardiens, puis rien, rien, rien, puis toujours rien. Et enfin, les fous.

Pour commencer, tu dois savoir qu'ici c'est pareil que la mer : il y a les Calmes et les Agitées. Une mer fermée, c'est vrai, mais une mer quand même, alors on peut y naviguer. Dans le monde-à-moitié il y a aussi Elba, c'est moi, mais pour moi ici c'est le monde-en-entier, parce que l'autre moitié, je n'ai pas idée de ce que c'est. Ahah.

La Nouvelle ne parle pas, elle ne dit pas comment elle s'appelle. Au début, c'est comme ça : elles restent souvent silencieuses, puis certaines se lancent et on ne les arrête plus, elles disent des mélis-mélos de mots dans une langue secrète que personne ne comprend. Et quand elles se mettent à marmouiller, ça ne sert à rien de les écouter.

Pas de réponse. Je compte jusqu'à cinq virgule six puis je reprends.

Tu veux savoir pourquoi je m'appelle Elba ? je demande à la Nouvelle. Elle cligne de l'œil gauche : j'interprète ça comme un oui. C'est le nom d'un grand fleuve du nord qui traverse l'Allemagne, c'est ma Mutti qui m'a donné ce prénom, Mutti en allemand ça veut dire maman. Tu sais où c'est l'Allemagne sur la carte, toi ? Il y a deux Allemagne : une jaune et une orange, j'ai appris ça à l'école des bonnes sœurs Gros-Cul, où on m'a envoyée étudier quand j'avais neuf ans. Ma Mutti vient de l'Allemagne orange, qui est tout enfermée dans le communisme. Autour, ils ont construit un mur, exactement comme ici, dans le monde-à-moitié, personne ne peut entrer ou sortir, il n'y a que les fleuves qui circulent librement, parce qu'on ne peut pas les arrêter. Le fleuve qui porte mon nom traverse l'Allemagne orange et se jette dans la mer du Nord. Tous les fleuves se jettent dans la mer, disait Mutti.



Viola Ardone

Les merveilles

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR LAURA BRIGNON

Viola Ardone a le talent de créer des personnages à la fois en marge et au cœur des tournants de l'Histoire : Elba est l'un d'eux. Une ode à la liberté et au pouvoir des femmes, par l'une des grandes voix de la littérature italienne.

PARUTION **21 AOÛT 2024**
400 PAGES
22,90 €

« **L'**amour est incompréhensible, c'est une forme de folie. »
Elba porte le nom d'un fleuve : c'est sa mère qui l'a choisi. Elles vivaient ensemble dans un endroit qu'Elba appelle le « monde-à-moitié » et qui est en réalité un asile psychiatrique de Naples. Puis sa mère a disparu. Elba a grandi, prenant des notes dans son *Journal des maladies du mental*, parlant aux nouvelles arrivées de son univers, le seul qu'il lui ait été donné de connaître. Jusqu'à ce qu'un jeune psychiatre, Fausto Meraviglia, décide de la faire sortir et, purement et simplement, d'ouvrir les portes de l'asile, ainsi que le prévoit la loi Basaglia, votée quelques années plus tôt, en 1978. Elba va vivre chez le docteur Meraviglia, qui s'occupe d'elle comme de sa propre fille. Lui qui n'a jamais été un bon père apprend le poids et la force de la paternité. Après le succès du *Train des enfants* et du *Choix*, Viola Ardone poursuit avec *Les Merveilles* son exploration de l'Italie au XX^e siècle et de la place des femmes.



© DR

Viola Ardone, née en 1974 à Naples, est diplômée de lettres. Elle enseigne l'italien et le latin, tout en poursuivant son œuvre littéraire et en collaborant à de nombreux journaux. *Les Merveilles* est son troisième roman après *Le Train des enfants*, prix Brise-larmes, et *Le Choix*, publiés aux éditions Albin Michel.



© Kate Donaldson

Michael Magee

Retour à Belfast

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR PAUL MATTHIEU

Lauréat du Rooney Prize et du Nero Award, *Retour à Belfast* brosse un portrait saisissant de l'Irlande du Nord d'aujourd'hui : une classe ouvrière toujours plus pauvre, une jeunesse toujours plus désorientée, sur fond de tensions politiques et religieuses. Un premier roman d'une lucidité foudroyante.

PARUTION 21 AOÛT 2024
432 PAGES
22,90 €



Né en 1990 à Belfast, Michael Magee est le rédacteur en chef du magazine littéraire *Tangerine*, basé en Irlande du Nord. Ses textes ont été publiés dans *The Stinging Fly*, *Lifeboat* et *The 32: The Anthology of Irish Working-Class Voices*. *Retour à Belfast*, son premier roman, qui sera traduit en plus d'une dizaine de langues, a été unanimement salué par la presse anglo-saxonne.

Sean vient de sortir de l'université de Liverpool, avec en poche un diplôme qui ne vaut pas grand-chose. Il est de retour dans les rues meurtries de son enfance, à Belfast, où la prospérité promise après les accords de paix ne s'est jamais concrétisée. Revenu parmi les siens et leurs non-dits. Alors, il reprend ses vieilles habitudes : les nuits blanches, l'argent emprunté, les loyers impayés et les petits boulots qui ne débouchent jamais sur rien. Jusqu'à ce qu'à ce soir fatidique, où Sean se retrouve à une fête – épuisé, entouré d'étrangers qui se moquent de lui, dos au mur, il commet un acte impardonnable. Écrit au cordeau, un premier roman impressionnant, qui tire son essence même de ce matériau brut qu'est la vie.



C'était trois fois rien. J'ai balancé un coup de poing et il s'est écroulé. Une fille s'est précipitée et m'a poussé : Pourquoi t'as fait ça ? Le type était étendu par terre, à mes pieds, et il y avait des gens partout autour qui braillaient. Le temps que je réussisse à m'extraire de la mêlée, deux Land Rover sont arrivées. Un flic à l'air blasé et au front dégarni s'est approché de moi.

C'est du sang, ça ? il a demandé en montrant du doigt une tache sur ma chemise qui aurait pu être n'importe quoi. Il a noté mon nom, mon numéro, et il m'a dit qu'il me recontacterait.

J'ai levé les mains et je lui ai dit qu'il n'y avait pas de problème. Le mec m'est tombé dessus, j'ai dit. Je savais pas quoi faire. Un peu plus loin dans la rue, ils ont mis le type sur un brancard et l'ont embarqué à l'arrière d'une ambulance. Je crois que vous feriez mieux de rentrer chez vous, a dit le flic. J'ai pensé que c'était un flic sympa, un flic serviable. On vous recontactera, il a dit, et je l'ai remercié. Merci beaucoup, j'ai dit.

De retour à l'appartement, j'ai trouvé Ryan le nez collé à son portable en train d'arpenter le salon d'un air agité. Il cherchait un endroit où faire la fête. Mais il était cinq heures du matin, dehors les oiseaux s'en donnaient déjà à cœur joie. Il a fermé les stores, comme si ça allait changer quelque chose, et a bien failli arracher la fenêtre au passage. L'éclat de la lumière du jour. J'ai attrapé le plaid violet que ma mère nous a offert quand on a emménagé et me suis emmitoufflé dedans. J'ai posé la tête sur l'oreiller et j'ai regardé droit devant moi, entre les bouteilles vides. Ryan a ouvert le frigo, puis le placard à côté. Il a pris une canette posée sur le comptoir et l'a secouée.

Je laisse tomber, j'ai dit.

Tu laisses tomber ? T'as rien branlé.

Je vais me coucher.

Putain, Sean. Vas-y, me plante pas comme ça.

Je te plante pas, je suis dans la chambre à côté.

Allez, grimpe dans mon lit. On va se mater un film.

Faut qu'on arrête de faire ça.

De faire quoi ? Allez, viens.

La fenêtre au-dessus du lit était ouverte et le vent s'engouffrait, glacial. Je me suis mis en caleçon et me suis glissé sous la couette mais je suis resté au bord du lit pour pouvoir rejoindre le mien discrètement dès que Ryan aurait sombré. Le mur était noir de moisissure et la chambre était imprégnée d'une forte odeur d'humidité. Il y avait des fringues éparpillées un peu partout, des cartons de bouffe à emporter. Des gobelets, des verres, des canettes vides. Ryan fumait trop d'herbe, c'était pour ça. Ça le rendait paresseux. Du coup, il n'en avait rien à foutre de rien. Je lui ai dit : Tu consommes trop de cette saloperie, et je lui ai pris le joint. Il s'en foutait. Il attendait gentiment que l'herbe fasse effet, et il avait mis son film préféré : *Les Évadés*. Il m'obligeait à le regarder chaque fois qu'une soirée se terminait comme ça. Ça lui donnait de l'espoir. Mate ça, il a dit. C'était la scène qu'il adorait, celle où Andy Dufresne débarque dans la prison et que tous les détenus se mettent à gueuler comme des malades. À le traiter de chair fraîche, lui et les autres petits nouveaux. *La première fois que j'ai vu Andy, il ne m'a pas impressionné...* C'était la réplique préférée de Ryan, il la trouvait géniale. Moi aussi. Il ne faut jamais se fier aux apparences, voilà ce que ça veut dire. Il ne faut jamais sous-estimer quelqu'un, parce qu'on ne sait jamais..





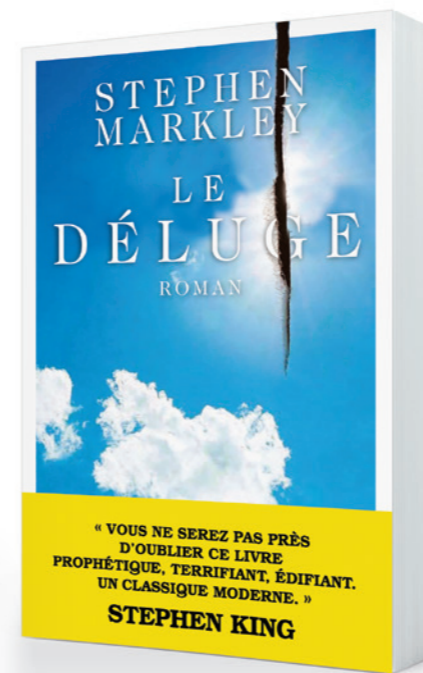
Tony positionna son micro de manière à pouvoir se pencher et s'adresser directement à Randall. La gouverneure ne broncha pas. Une main sur le genou, elle fixait Tony de son regard intense.

« J'ai une mauvaise nouvelle pour vous : la croissance, c'est terminé. Sortir des populations de la pauvreté et conserver le niveau de consommation de l'Occident, il ne faut plus y penser. C'est pour ça que je ne voulais pas venir à cette foire aux conneries. Je vous le dis franchement, si on n'avance pas, c'est à cause de vous, de vous tous ici, parce que la situation n'évoluera pas tant que les individus les plus riches continueront à consommer autant de ressources que certains pays – ce qui, d'après ce que j'en vois, est le postulat de base de cette petite sauterie. Regardez la liste des invités, comptez ceux qui travaillent dans l'extraction d'hydrocarbures. Sans vouloir être vexant, ce sont les mêmes qui financent ce Forum et la Sustainable Future Coalition, et c'est une vaste blague, comme vous tous. Demain, il y a une table ronde qui s'intitule "L'Avenir de

l'extraction", et c'est aussi une blague parce que l'extraction ne peut pas avoir d'avenir, en tout cas si nous voulons survivre à ce qui nous attend. Tous les ans, Davos fait venir une célébrité ou une adolescente pour vous engueuler, sauf que dans l'esprit de tout le monde ici, l'environnement pèse moins lourd que le marché. Par ailleurs, si nous voulons adapter nos infrastructures au vieillissement de la population chinoise et occidentale, nous allons devoir modifier en profondeur la répartition de nos ressources financières. C'est le seul moyen d'y arriver, et, oui, ça aura un prix, celui de la croissance. Il faut être complètement hors sol pour croire autre le contraire. Donc, vous pouvez continuer à organiser des tables rondes avec des politiciennes de couleur et des cautions woke envoyées par l'establishment du CO₂, vous pouvez continuer à vous raconter que tout va bien se passer, mais moi je vous assure que ce n'est pas le cas. Et je prie pour que cette vidéo existe encore dans vingt ans parce que, tous les quatre, vous aurez l'air très, très cons. »



« ***Vous ne serez pas près d'oublier ce livre prophétique, terrifiant, édifiant. Un classique moderne.*** » STEPHEN KING



Stephen Markley

Le Déluge

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR CHARLES RECOURSÉ

Sous la forme d'une dystopie hyperréaliste, *Le Déluge* imagine l'effondrement qui risque de se produire si nous n'affrontons pas la crise climatique. Une fresque saisissante du monde d'aujourd'hui... et de demain.

PARUTION 21 AOÛT 2024
ENV. 1200 PAGES
25,90 €

Depuis les tempêtes des années Obama jusqu'aux supertyphons des années 2040, *Le Déluge* suit le parcours de plusieurs personnages : Tony, climatologue spécialiste des hydrates de méthane et prophète malgré lui ; Ashir, génie de l'analyse prédictive qui se détourne des paris sportifs pour s'intéresser à l'habitabilité future de la Terre ; Kate et Shane, deux militantes écologistes que tout oppose, l'une célèbre et réformatrice, l'autre œuvrant dans l'ombre au sein d'une organisation terroriste ; le Pasteur, un acteur hollywoodien devenu une figure de l'ultra-droite ; Jacquelyn, une marketeuse adepte du greenwashing ; ou encore Keeper, accro aux opiacés qui se retrouve embarqué dans une série de péripéties aussi tragiques que rocambolesques. Autant de destins qui vont converger à la fin des années 2020, lorsqu'une élue républicaine accède à la présidence et promet des restrictions sur les émissions de carbone. En vain, car partout dans le monde canicules, incendies et inondations sèment le chaos, poussant l'humanité au bord du gouffre.



© Michael Amico

Né en 1983, Stephen Markley est originaire de l'Ohio et diplômé du prestigieux Iowa Writers' Workshop. Après *Ohio* (Albin Michel, 2020), lauréat du Grand Prix de littérature américaine et en cours d'adaptation pour HBO, *Le Déluge* est son deuxième roman. Fruit d'un travail de plus de dix ans, celui-ci a été unanimement salué par la presse anglophone. En parallèle de ses activités d'écrivain, Stephen Markley est aussi journaliste et scénariste. Il vit à Los Angeles.



© Cola Greenhill-Casados

Jonathan Escoffery

Si je te survivis

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR ALEXEÏ DU PÉRIER

**Comment être soi ?
Se libérer des assignations ?
La révélation d'un prodigieux
conteur autant que
d'un chroniqueur sardonique
de la société américaine.
Des pages d'une liberté
palpitante.**

PARUTION 18 SEPTEMBRE 2024
300 PAGES
22,90€



« **T'**es quoi, au juste ? » C'est l'étrange question teintée de perplexité avec laquelle le jeune Trelawny a grandi, dans un Miami où l'ambiguïté de ses origines est considérée avec suspicion. Et pas seulement par ses voisins. Ses parents, Topper et Sanya, réfugiés politiques jamaïcains, ne semblent pas non plus le comprendre. Et puis il y a son frère aîné, Delano, têtu comme une mule et bien déterminé à assurer un meilleur avenir à ses propres enfants, quoi qu'il lui en coûte. Alors que les deux frères tentent de relever les nombreux défis qui se dressent sur leur chemin – un père peu fiable, le racisme, la crise économique et même un ouragan – leur désaccord grandit de jour en jour. Parviendront-ils à s'en sortir ensemble ou l'avenir de l'un se fera-t-il au détriment de l'avenir de l'autre ?

Né au Texas, Jonathan Escoffery a grandi en Floride dans une famille d'origine jamaïcaine. Ses nouvelles ont été publiées, entre autres, dans *The Paris Review*. En 2021, il a reçu la prestigieuse bourse Wallace Stegner et le Plimpton Prize for Fiction.

Si je te survivis est son premier livre. Unanimement salué par la critique aux États-Unis comme ailleurs, il a été finaliste du National Book Award et du Booker Prize en 2023, et du Dublin Literary Award en 2024. Jonathan Escoffery vit à Oakland (Californie). Son premier roman est en cours d'écriture.



Ça commence par « T'es quoi ? » crié juste devant chez toi quand tu as neuf ans, voire moins. On te le redemandera au collège, au lycée puis, une fois jeté dans le monde, dans les clubs de striptease, les restaurants, au téléphone, et durant l'exercice de divers métiers ingrats. Ceux qui demandent sont impatients. Ils exigent une satisfaction immédiate. Leur question désarçonne quelque peu ton esprit préadolescent, elle te trouble : non seulement tu ne la comprends pas, mais même si c'était le cas, tu ne saurais pas encore quoi répondre.

Ça commence peut-être avec : « Elle parle quelle langue ta mère ? » Cette question serait la genèse, non pas parce qu'elle arrive d'abord, mais parce que cette fois, au moins, tu as un peu de contexte.

Tu lui en veux tout de suite, à cette question.

– Pourquoi ta mère elle parle bizarrement ? insiste ton voisin.

Ta mère t'appelle depuis le porche d'entrée qui surplombe le jardin en pente, comme elle l'a toujours fait depuis que tu as le droit de jouer avec les autres gamins du quartier. À chaque fois, ça veut dire que la récré est terminée, mais cette fois-ci, la honte s'est greffée au rituel.

Tu pensais peut-être que personne ne le remarquerait jamais. Tu ne l'avais peut-être même pas remarqué toi-même. Alors tu demandes, en protestant à demi-mot : « Comment ça, quelle langue ? » Mais tu le gardes peut-être pour toi. Tu finis par marmonner :

– Anglais. Elle parle anglais.

Puis tu rentres, tête baissée par la gêne.

À ce moment-là, pour la première fois, tu as honte de ta mère, et tu as honte de toi car tu ne l'as pas défendue. Plus qu'être lâche ou déloyal, il est honteux d'être un étranger. S'il y a une chose que tu as apprise durant ton court séjour sur terre, c'est celle-là.

C'est l'Amérique des années 80, et à l'école, en classe, tu prêtes serment à un unique drapeau : la bannière étoilée. L'hymne matinal a pour titre « Le plus grand Pays du monde ». C'est la base des cours, un mantra qu'on te grave dans le crâne jour après jour, comme un fait aussi incontestable que deux et deux font quatre. Alors, à force de te le répéter, tu finis par entendre ce qu'il implique : que les autres pays, bien qu'ils soient rarement mentionnés à l'école, sont inférieurs.

Et tu y crois.



« **Un livre étonnamment fort et stimulant,
un miroir éblouissant tendu à notre époque
obsédée par l'identité. »**

JOYCE CAROL OATES

CONTACTS

RELATIONS PRESSE

Direction

Florence GODFERNAUX

01 42 79 10 06

fgodfernaux@albin-michel.fr

National

Aurélie DELFLY

01 42 79 18 98

aurelie.delfly@albin-michel.fr

Sandrine PERRIER-REPLEIN

01 42 79 19 04

sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr

Frédérique PONS

01 42 79 10 93

frederique.pons@albin-michel.fr

Régions, Belgique, Suisse

Raphaëlle GOURVAT

01 42 79 18 86

raphaelle.gourvat@albin-michel.fr

SERVICE COMMERCIAL

Direction

Nathalie COLLARD

01 42 79 10 88

nathalie.collard@albin-michel.fr

Relation libraires

Rémy VERNE

01 42 79 18 93

remy.verne@albin-michel.fr

Sandrine DELESTRE

01 42 79 19 07

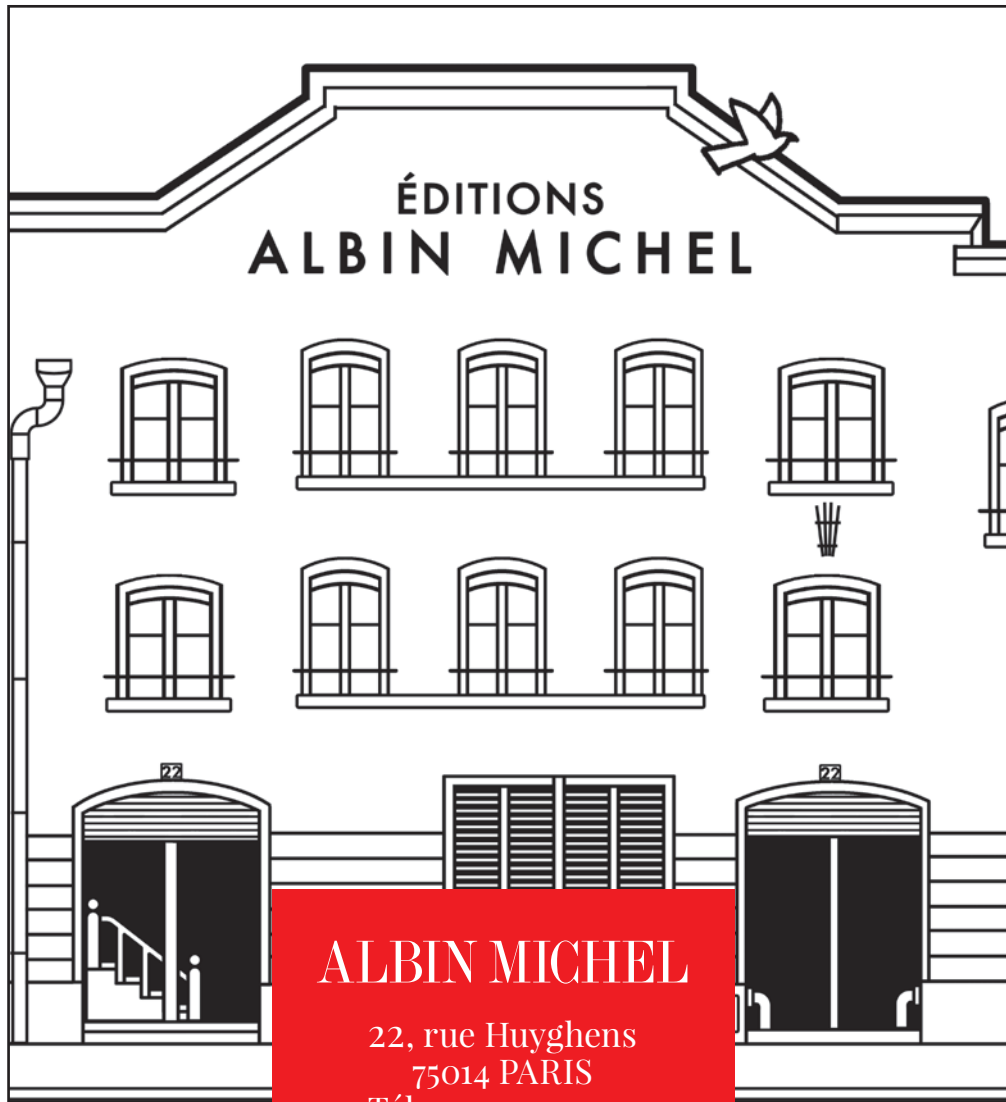
sandrine.delestre@albin-michel.fr

Juliette DUCHEMIN

01 42 79 19 08

juliette.duchemin@albin-michel.fr

© Illustration DELLIUS pour le livre *L'art du cocktail* (Albin Michel 2024).



ÉDITIONS
ALBIN MICHEL

ALBIN MICHEL

22, rue Huyghens

75014 PARIS

Tél. 01 42 79 10 00

Fax 01 43 27 21 58

www.albin-michel.fr

